

L'Abbeille.

11eme Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

11eme Année.

VOL. XI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 25 AVRIL, 1878.

No. 26.

A l'Abbé Apoll. Gingras.

(Ecrit en octobre 1876.)

Ainsi donc il est vrai qu'on l'aura promeué
Des rives du grand fleuve aux bords du Saguenay !
Eh ! faut-il que toujours ta muse humble et craintive
A pelus accoutumé aux rumeurs d'une rive,
Lui demandant le calme et l'oubli des saisons,
Preigne sitôt son vol vers d'autres horizons ?
Léger et sans repos ainsi qu'une sylphide,
Des flots bleus aux flots verts fuit la barque rapide,
Quand je te crois goûtant les délices du port,
La brise dans ta voile alors souffie plus fort !
Puisse ta muse au moins, par la vague bercée,
Dans les longs soirs d'hiver chanter son odyssee !
Puisse l'ami content de causer avec toi
Savoir, quand il s'ennuie, où retrouver ton toit
Et domar fer enfin à l'amitié plus stable
Une part de son cœur, un couvert à sa table !

Il est vrai qu'il bas nous sommes voyageurs.
L'homme aux vastes projets, les poètes songeurs,
L'atôme et le géant suivent la destinée
Qui lentement nous mène après une journée
Que nous nommons des ans, trompés eux vérité !
Vers le terme que Dieu fixe à l'humanité.
Mais ce pèlerinage, imposé sur la terre,
Chacun doit l'accomplir suivant son caractère,
Ou plutôt une main puissante nous conduit
Les uns vers les rayons, les autres vers la nuit.
Pour les uns le sentier de lumière rayonne
L'ébé ce sont les fleurs, ce sont les fruits l'automne
Et lorsque vient l'hiver, au foyer rétréci
Le gaito d'unco chante et chasse le souci.
Pour d'autres, tu lo sais, c'est un chemin plein d'ombres
Les jours d'été sont gris, les soirs d'automne sombres,
Et l'ennui quand le feu de bois va pétiller
Force la porte close et grimace au foyer.
Les uns courant la mer à leurs désirs rebelle
Hélas ! ont des projets souvent vastes comme elle,
D'autres aimant le port, de biens peu soucieux,
Demandant moins aux flots espoir plus des lieux.
D'autres encor, contents de la route choisie,
Laisent parler en eux la sainte poésie,
Où, chercheurs indiscrets, ennemis du néant,
Font faire à la matière un vrai pas de géant.
Ainsi, tu vois, chacun pour vivre a sa manière,
Chacun a ses couleurs peintes sur sa banquette,
L'un a le noble orgueil, l'autre l'amour du gain,
L'un a le grave sur le sabbat et l'autre sur l'airain.
Sur ton drapeau je lis : *Respect, obéissance* ;
C'est pourquoi te voilà cure de St-Fulgence.

Salut, hôte du Nord, ministre du Seigneur,
Puisant la prose aux sources du bonheur,
Ce vaste encadrement de montagnes géantes
Aux larges flancs creusés de sources murmurantes,
Où l'âme on s'en voit nichier avec l'oiseau
Tu penses, ô poète, et tu vas, ô roseau,
Cette grande nature étendue et sauvage,
Dis-le moi, te font-ils oublier le rivage
Où les flots amoureux de la brise du soir
Léchalent la roche usée où tu venais t'asseoir ?
Tes rêves ébauchés sur les bords du grand fleuve,
Achèves les là-bas Cette nature neuve,
Où l'homme à peine mit l'empreinte de ses pas,
Par de saines clamours ne te troublera pas.
Chor ami, sois heureux d'être loin de la ville,
Où s'agit dans l'ombre une foule servile,
Où tu confusesment la soute ambition
Creuant parmi le peuple un funeste sillon.
A tout esprit rêveur il faut la solitude,
Comme au jeune lévite il faut la quietude.
Tu trouves l'un et l'autre où le sort t'a jeté,
Epure tes désirs de noble liberté.
Ce que le bruit confus de la cite refuse
Aux aspirations de toute jeune muse
Un creux dans la montagne où tremble l'eau des cieus
Sous l'aillo d'un oiseau fol et capricieux,
Un écart de terrain qui montre un coin du fleuve
Où plonge le ruisier, où le troupeau a abricato,
Sans coûter un regret te le prodigueront
Et l'air pur t'era ses rides de ton front.

Mais quand viendra l'hiver aux rafales cruelles,
L'hiver sombre et neigeux, effort des blanches ailes,
Tu t'annuieras peut-être, éloigné des amis,
Dors rappelle-toi que moi je t'ai promis
Alors que nous reviendront les oiseaux et les roses,
D'aller causer chez toi des hommes et des choses
Et de courir ensemble à travers les grands prés
A l'heure où le soleil couchant les a dorés.....
Pourvu que ta nacelle ouvrant oucer ses voiles
Cette fois ne t'enlève au pays des étoiles.

UN ANCIEN ELÈVE.

La Trappe Canadienne.

Monastère du St-Esprit.

I.

" Dieu changera ces déserts
en des lieux de délices, et sa
solitude en un jardin du Sei-
gneur. On y verra partout
la joie et l'allégresse ; on y en-
tendra les actions de grâces et
les cantiques de louanges."

Un des plus grands services que la religion chrétienne ait rendus à l'humanité, c'est la création de ces maisons de travail et de prière, de ces monastères qui, aux beaux siècles de l'Eglise, surgirent au milieu des solitudes de la forêt pour la transformer en fertile campagne.

Tel fut, dans notre pays, le bienfait du Monastère de la Trappe. A soixante milles au sud de Québec, le voyageur aperçoit, dans un lieu solitaire, une vaste habitation : c'est la Trappe Canadienne. Il y a seize années, à l'emplacement du Monastère, s'étendait une épaisse forêt dont le silence séculaire n'était troublé que par les pas du chasseur, depuis la disparition des tribus indiennes. L'idée d'établir une maison de la Trappe en Canada remonte à l'année 1856. " Une correspondance, dit M. l'abbé Cyrille Legaré, dans sa biographie de Mgr Baillargeon, s'établit entre le Père Vincent de Tracadie et Mgr Turgeon : il s'agissait de transporter le personnel du monastère de cette petite ville de la Nouvelle-Ecosse, dans l'une des concessions de St-Joachim, où le Séminaire de Québec aurait volontiers donné des terres aux bons pères. Le projet ne put être réalisé, à cause du petit nombre de religieux qui n'auraient pas suffi aux défrichements de la nouvelle propriété. On attendit de meilleures circonstances. Le 26 décembre 1861, le P. Jacques, Prieur de Tracadie, demanda à Mgr Baillargeon si le temps n'était pas venu de réaliser, au moins en partie, les désirs d'un de ses prédécesseurs, de sainte mémoire, le P. Vincent : tout en maintenant la maison de Tracadie, il voulait procurer au Canada les avantages de son ordre. Mgr Baillargeon lui répondit le 16 janvier 1862 : Je m'empresse de vous dire que je serais heureux de voir votre petite communauté s'établir dans le diocèse : je crois qu'avec l'aide de Dieu, elle y ferait beaucoup de bien, qu'elle y serait

bien accueillie par le clergé et par le peuple, enfin qu'il serait facile de lui procurer un bon coin de nos forêts pour s'y fixer."

Le 24 juin 1862, quatre frères Trappestes, venaient avec la permission de Mgr Cazeau, en l'absence de Mgr l'Archevêque Baillargeon, alors à Rome, prendre possession d'un vaste domaine dans le canton Langevin. Les courageux colons commencèrent à déblayer un petit coin de terre pour se construire une hutte plutôt qu'une habitation, d'où s'exhalèrent les premières hymnes de cet essaim monastique. Quelque temps après, se joignirent à eux deux autres frères, dont l'un était le Rév. Père François-Xavier qui fut élu Supérieur provisoire.

Pour inaugurer la fondation de cet asile de la prière, on construisit une petite chapelle en branches de sapin, dans laquelle se chanta, *aussi solennellement* que possible, la première messe, le jour de l'Assomption. Marie avait les prémices des louanges. On se réjouissait avec elle à la pensée que sous la voûte séculaire de ces forêts sauvages, s'élèveraient désormais des cantiques en l'honneur du vrai Dieu. Là, sur ce sol, consacré par la présence de Jésus, fleuriront des vertus héroïques : le dévouement, l'abnégation, les austérités de la pénitence, ignorée, bannie du monde qu'elle soutient chancelant sous le poids de ses crimes. Là, tout excitera à d'austères pensées, rien ne troublera la paix. Le bruit mystérieux des vents dans la forêt s'y mariera au chant des hymnes, et pendant que les derniers souffles de la tempête expireront dans les bois, du sein du monastère, on entendra monter vers le ciel les paisibles accents du chœur des élus de ce monde.

Pleins de courage, nos colons se mettent à l'œuvre, et bientôt l'on voit s'élever un assez grand monastère : deux corps de logis longs de 120 pieds chacun, ayant la forme d'un rectangle divisé par une aile transversale. Il y avait donc deux cours intérieures, dont l'une servait à la fois de cimetière et de promenade aux religieux : ingénieuse disposition qui leur permettait de marcher sans cesse en présence de la mort, près des cendres de ceux qui les avaient précédés dans l'éternité.

L'Eglise, quoique simple, offrait un